

Feuillets jaunis du pays du Nil

[30] Les amas de décombres accumulés au cours des siècles à l'emplacement des villes et des villages de l'Égypte grecque ont livré aux fouilleurs de ces trente dernières années des trésors... de vieux papiers. De tout ce matériel papyrologique, notre curiosité, avide du détail pittoresque, goûte surtout des pièces inattendues et telles que notre documentation sur l'Antiquité n'en connaissait pas encore: *les lettres privées*. Plus de deux mille, aujourd'hui, ont été éditées ⁽¹⁾.

Des lettres... On songe à l'infinité de traits qui, dans la correspondance d'un Cicéron ou d'une marquise de Sévigné, peignent une époque. Faut-il attendre des humbles billets découverts en Égypte une telle richesse d'informations précises? Non. Ce qui fait le fond de presque toutes ces missives, ce sont les préoccupations banales de la vie de tous les jours, les témoignages d'affections toutes simples, exprimés sans le moindre souci esthétique, dans ce grec commun, si décoloré des temps hellénistiques. Beaucoup de ces lettres, en effet, émanent de gens peu cultivés, paysans ou bourgeois, voués à leur champs ou à leur négoce. Ils n'écrivent, bien souvent, que par nécessité, lorsqu'ils ont des ordres à [31] donner ou un correspondant à informer de leurs affaires. Leurs missives ont un but strictement pratique et ils se contentent généralement d'énoncer brutalement des faits sans se soucier de rendre vivante l'expression de leur pensée. C'est que, pour faire passer dans une lettre toutes les nuances qu'en causant, on rend par un geste ou par une intonation, toute la souplesse libre et déliée de la langue parlée, il faut être doué d'une imagination assez riche, il faut posséder à fond toutes les ressources de sa langue. Aussi, ne trouverons-nous pas, dans ces fragments de papyrus, les menus potins, les petites nouvelles qui se racontent, mais qui ne s'écrivent que dans une société très raffinée, où l'on écrit un peu par désœuvrement; aucun écho de ces minimes événements d'une vie sentimentale que seuls pourraient détailler des gens que la pratique de la conversation mondaine a rompus aux analyses.

Mais, dès lors, le plaisir du lecteur moderne n'en sera-t-il pas plus vif de surprendre parfois sous la maladresse fruste du style, dans une redite, dans l'allure hachée ou embarrassée d'une phrase, dans une formule frappée avec une force qui étonne, l'écho d'une émotion vécue, l'esquisse d'un caractère? Et s'il arrive que ces petites découvertes nous fassent saisir des façons de sentir si foncièrement humaines qu'elles paraissent actuelles, elles éveilleront en nous une sympathie profonde pour nos lointains correspondants. Il y a, dans certaines lettres de mamans, dans quelques lettres de fils, des traits d'une tendresse simple qui touchent, parce qu'ils sont des cris du cœur et qu'à les entendre, on sent quelle solidarité réelle, quelle communauté de sentiments nous unit à ces personnalités antiques, malgré la différence des mœurs, des coutumes et mêmes des façons de penser.

⁽¹⁾ Nous nous bornons à signaler les recueils spéciaux de [S.] WITKOWSKI, de Br. OLSSON, de G. GHEDINI, et les études substantielles de W. SCHUBART, de H. I. BELL, de A. CALDERINI, de A. DEISSMANN, parmi les très nombreux travaux dont les lettres ont fait l'objet.

Voici d'abord la lettre d'une femme du peuple, d'une paysanne du Fayoum, écrite au III^e siècle ap. J.-C. ⁽²⁾. [32] Elle va nous faire surprendre comment, avec des moyens rudimentaires, et sans le recours d'aucune tradition littéraire, elle essaye d'exprimer son inquiétude.

Maman à son fils Hégélochos souhaite le bonjour. Dans la soirée, lorsque je suis revenue chez le vétérinaire Sérapion, je l'ai interrogé sur ta santé et celle de tes enfants et il m'a dit que tu souffres au pied d'une blessure faite par un éclat de bois et j'ai été toute remuée à la pensée que tu devais tant souffrir et lorsque j'ai dit à Sérapion: «Je pars avec toi», il m'a répondu que tu n'avais rien de trop grave. Mais, si tu te sens pris, écris-moi, et je pars avec le premier venu. N'oublie donc pas, mon enfant, de m'écrire de tes nouvelles car tu sais ce que peut craindre une mère.

Tes enfants te saluent. Aurélius salue son père...» (la dernière ligne est mutilée).

L'anonymat de «Maman» a quelque chose de touchant et de symbolique: c'est la lettre d'une mère inquiète, simplement. La pauvre vieille — car elle est déjà grand-mère — s'est affolée au reçu des tristes nouvelles. Elle a pris un vieux verso d'acte administratif périmé ⁽³⁾ et, péniblement, lettre par lettre, à traits hésitants, elle a tenté d'exprimer ses craintes. Sa langue, maladroite et vulgaire, dans la syntaxe autant que dans l'orthographe, dit assez à quelle personnalité fruste nous avons affaire. L'émotion aggrave encore l'allure embarrassée de sa phrase. Mais soudain, le besoin d'être persuasive lui fait trouver une formule frappée que scande un rythme court: «Tu sais ce que peut craindre une mère». La phrase s'est élevée jusqu'à la généralisation, et la traduction ne peut en rendre la force concise. Elle est d'autant plus touchante qu'elle est écrite par une main qui tremble et qu'elle jaillit de tout un fatras d'explications hésitantes et maladroitement.

[33] Un fait mesure combien est intense l'inquiétude de cette mère: elle fera, avec n'importe qui, le voyage qui la ramènera chez son fils. Il y a de l'héroïsme dans cette déclaration, parce que les femmes voyageaient peu, dans l'Égypte gréco-romaine; et jamais elles ne se mettaient seules en route. Plusieurs lettres nous montrent avec quel soin des frères, des fils ou des maris, recommandent une femme à des compagnons de voyage. Partir avec la première bonne âme venue, c'est presque partir seule, c'est faire, par amour maternel, une dangereuse folie.

* * *

⁽²⁾ La première édition en a été donnée par Fr. KREBS dans les *Ägyptische Urkunden aus den Königlichen Museen zu Berlin. Griechische Urkunden*, II, Berlin, 1898, p. 40, n° 380 [B.G.U. II 380].

⁽³⁾ [B.G.U. II 389].

L'inquiétude maternelle... il nous est donné de la saisir à son paroxysme dans un autre fragment, malheureusement obscur et mutilé ⁽⁴⁾:

Isidora à Hermias, son mari vénéré, souhaite bien le bonjour.

Fais l'impossible, remets tout à plus tard, et viens demain. Le petit est malade; il est tout maigri; il n'a plus mangé; et voilà six jours que cela dure. J'ai peur qu'il ne meure en ton absence. Mais, sache-le, s'il meurt en ton absence, va-t-en, de peur de me trouver pendue.

Héphestion... (le reste est trop mutilé pour qu'on puisse songer à le traduire).

L'enfant, le petit, le fils unique dépérit de jour en jour. Isidora, affolée à la pensée d'être seule pour supporter l'épreuve qu'elle redoute, rappelle son mari. C'est un vrai télégramme qu'elle lui adresse: quelques commandements brefs, quelques nouvelles haletantes qui ont une concision tragique. Inconsciemment, elle a choisi les formes les plus courtes et les plus pressantes; mais le «bien le bonjour» de l'en-tête contraste douloureusement avec le contenu lamentable de la lettre.

[34] On se demande, devant cette douleur vécue qui jaillit, si actuelle, s'il est permis de disséquer et d'analyser les pauvres mots qui l'expriment. On ne peut s'empêcher, pourtant, de songer aux lamentations pathétiques d'Andromaque, dans les *Troyennes* d'Euripide. Tous ces souvenirs de la petite enfance d'un fils qui va mourir, que l'héroïne égrène et détaille, on sent qu'Isidora les a revus, confusément, au chevet de son enfant malade: le poète est vrai, merveilleusement vrai, en cette analyse des pensées à demi-conscientes d'une mère éprouvée; mais sa vérité n'est pas du domaine du réel car l'affolement douloureux d'une «maman» n'a pour s'exprimer qu'un cri aigu et sauvage, «Je vais me pendre».

* * *

La tendresse des fils a inspiré des lettres délicieuses. Les unes ont un parfum de sentimentalité naïve, d'autres sont plus délicatement nuancées. L'une des plus jolies est peut-être celle de Sempronios ⁽⁵⁾. C'est une double lettre qui nous introduit dans une famille de romanisés du Fayoum, au début du II^e siècle ap. J.-C. Sempronios a quitté sa terre natale pour une ville de la Basse-Égypte, probablement Alexandrie. Il a laissé là-bas sa mère veuve avec ses frères, Maximos, l'aîné, Saturnilos et Gemellos et Hélène, dont le mari, un autre Sempronios, vit en Cappadoce. Déçu à chaque arrivée de bateau de ne pas recevoir de lettre, il interroge les voyageurs qui viennent de son village. L'un d'eux lui a donné de tristes nouvelles: les jeunes frères ne respectent plus leur mère. Il entreprend de les rappeler au

⁽⁴⁾ Le fragment a été édité par G. VITELLI, *Papiri greci e latini della Società Italiana*, III, Florence, 1914, p. 34, n° 177 [P.S.I. III 177].

⁽⁵⁾ Édité par H. I. BELL, «Some Private Letters of the Roman Period from the London Collection», *Revue égyptologique* n. s., 1 (1919), pp. 203-206, n° 2 [P. Lond. Inv. 2102 = SB III 6263].

devoir. Mais il a l'exquise délicatesse de ne pas vouloir que sa mère connaisse son intervention; aussi, pour prévenir ses questions, lorsqu'elle apprendra l'arrivée d'une lettre de son fils, il lui adresse, sur le même papyrus, une lettre pleine d'affection [35] et de respect. La disposition des deux missives permet de supposer que, comme beaucoup de ses contemporains d'humble condition, la mère de Sempronios ne savait pas lire.

Sempronios, à Saturnila, sa mère vénérée, souhaite mille fois bonjour!

Avant tout, je te souhaite de te bien porter, ainsi que mes jeunes frères. Je prie aussi journellement pour vous le seigneur Sérapis. Je vous ai fait parvenir tant de lettres et pas une seule fois, vous ne m'avez répondu, alors que tant de courriers ont descendu le Nil. Je t'en prie, ma mère vénérée, ne diffère plus, écris-moi de vos nouvelles, afin que, de mon côté, je sois plus tranquille. Car votre santé est mon vœu de tous les instants.

Mes amitiés à Maximos et à sa femme, à Saturnilos, à Gemellos, à Hélène et aux siens. Dis-lui que j'ai reçu de Sempronios une lettre de Cappadoce. Mes amitiés à Jules et à tous les siens, à Scythicos, à Thermouthis et à ses enfants.

Gemellos vous salue.

Porte-toi bien, ma mère vénérée, toujours.

Sempronios à son frère, Maximos, souhaite mille fois le bonjour!

Avant tout, je te souhaite bonne santé.

J'ai appris qu'il vous pèse de rester soumis à votre mère vénérée. Je t'en prie, mon cher frère, ne lui fais pas la moindre peine; et si l'un de nos frères lui fait une réponse impertinente, c'est à toi qu'il incombe de le souffleter, car désormais, ton devoir est d'assumer le rôle d'un père. Je sais bien que tu n'as pas besoin de ma lettre pour savoir te conduire en bon fils, et ne te fâche pas si je te fais ces recommandations. C'est que nous devons vénérer comme un dieu celle qui nous donna le jour, et surtout quand elle est aussi bonne que notre [36] mère. Si je t'écris ceci, mon frère, c'est que je sais combien cela est doux aux parents vénérés. Fais-moi le plaisir de me donner de tes nouvelles.

Porte-toi bien, mon frère!

Au recto, adresse:

Pour remettre à Maximos, de la part de son frère, Sempronios.

La première lettre n'est qu'une protestation d'affection et le ton enveloppant de Sempronios dit le désir de consoler un peu, par sa gentillesse, celle qu'il devine affligée. Les reproches qu'il adresse à son indifférence ne trahissent aucune impatience. Ils n'ont d'ailleurs aucun accent original et ne laissent rien prévoir du joli caractère qui se dessine dans la seconde lettre. Le thème de la «demande de nouvelles» est d'ailleurs fréquent dans la correspondance papyrologique, et l'ami trouve souvent pour fléchir l'indifférent, pour exprimer son inquiétude, des mots moins banals que ceux de Sempronios. Son extrême

déférence pourrait faire croire à une politesse plus formaliste que sincère, si la seconde lettre ne prouvait la vérité de ses sentiments.

Celle-ci est bien plus attachante que la première parce qu'on devine son auteur pris entre l'indignation que lui inspire la conduite de ses frères et la crainte de les froisser. La pensée délicate et habile d'atténuer le ton net du début qui risquait d'indisposer Maximos, se développe de ligne en ligne et presque de mot en mot.

Après la brusquerie de: «J'ai appris qu'il vous pèse...», le reproche se change tout de suite en prière: «Je t'en prie, mon cher frère...» et avec beaucoup de doigté, Sempronios charge son frère d'une responsabilité: le moyen est adroit et témoigne d'une connaissance très fine du cœur humain, qui contraste avec la coutume assez primitive du soufflet appliqué à l'impertinent.

À côté de l'amour-propre, notre correspondant met [37] en œuvre un autre ressort pour émouvoir son frère: la piété filiale. Et c'est presque un vers qui résume tout ce qu'il y a d'adoration dans son affection de fils: «Nous devons vénérer comme un dieu celle qui nous donna le jour». À une syllabe près, la phrase grecque est un vers iambique. Qu'il y ait là un souvenir littéraire, c'est d'autant plus probable que les maîtres d'école demandaient aux œuvres des poètes classiques la matière de leur enseignement moral. Au reste, plusieurs sentences monostiques de Ménandre, qui formaient avec Homère et Euripide le fond du bagage littéraire des écoliers d'Égypte, répondent, et par le fond et par le rythme, à la parole de Sempronios: «Honore dieu, d'abord, puis ton père et ta mère», «Il faut honorer ses parents à l'égal des dieux», «Songe que pour toi, tes parents sont des dieux». Le rapprochement prouve à quel point la tradition classique vivait dans la mémoire des Égyptiens du II^e siècle. Faut-il croire cependant à une véritable citation? La citation est quelque chose de nettement intellectuel. On la fait, en effet, le plus souvent, dans une intention spirituelle. Mais le ton de la lettre de Sempronios est beaucoup trop ému pour qu'on pense à une citation faite de sang-froid. Il a retrouvé, dans son émotion, un rythme et des mots, souvenirs de son enfance d'écolier, sans se douter, peut-être, de leur origine. Mais le vers, quel qu'il soit, est devenu son bien, tant il exprime avec puissance sa pensée.

Tout un trésor de sensibilité vit dans la lettre de Sempronios. Faut-il lui demander plus? Faut-il chercher, dans ces reproches d'un frère, la marque d'un milieu ou d'une époque? Ils dénotent certainement un sentiment très vif de la famille et, en même temps qu'une conception patriarcale du rôle du père, très normale dans le milieu rural du Fayoum, un respect de la mère qui est peut-être un progrès sur la conception classique de la famille, en Grèce et à Rome. Ce progrès serait d'ailleurs parallèle [38] au développement du rôle de la femme dans les sociétés hellénistiques. Mais, en cette matière, les comparaisons risquent d'être vaines et hasardeuses car les sources de notre connaissance de la famille classique, avant tout juridiques et littéraires, sont d'une tout autre essence que nos lettres. Aussi, ne verrons-nous dans celle-ci que l'expression très jolie d'un sentiment foncièrement humain. Et c'est déjà beaucoup de pouvoir épingler un trait de sensibilité délicate sur ce fond anonyme,

sur cette masse neutre et obscure qu'est pour notre imagination la population du «plat-pays» égyptien qu'aucune production artistique n'a signalée à la mémoire des historiens.

* * *

Ces quelques lettres, nous les avons choisies parmi les plus typiques. Mais nombreuses sont celles où l'on saisit, sous l'indigence de l'expression, un monde complexe de sentiments, l'esquisse d'une volonté, une multiplicité de tendances qui dessinent des figures presque toujours étonnamment actuelles.

Claire PRÉAUX